

FAUX DÉPARTS

Une comédie enlevée d'Alberto Lombardo

8, rue Fernand Pelloutier 75017 Paris
Tel : 01 42 26 69 91 / 06 13 22 73 79
Email : lombardoalberto@yahoo.fr

(**LUCIEN** et **MAURICE** sont allongés sur le sol ; ils dorment. **GILBERTE** entre, en traînant une grosse malle. Elle regarde les deux hommes avec curiosité.)

Scène 1

(**MAURICE** se réveille et voit **GILBERTE**.)

MAURICE: Lucien ?

LUCIEN: Maurice ?

MAURICE: Réveille-toi, je me sens mal.

LUCIEN: C'est ta femme qui t'appelle?

MAURICE: Non, regarde.

LUCIEN (*découvre GILBERTE*) : Le dessert, mon Maurice, le dessert.

MAURICE: On dirait qu'elle nous sourit.

LUCIEN: T'as raison, mon Maurice.

MAURICE: Elle cherche peut-être son chemin.

LUCIEN: Je dirais plutôt qu'elle l'a trouvé.

MAURICE: Qu'est-ce qu'elle veut?

LUCIEN: Devine. (*à GILBERTE*) : Mademoiselle. (*à MAURICE*) : Dis bonjour à la dame.

MAURICE: Madame, bonjour.

LUCIEN: Pas trop froid ?

MAURICE: Je pourrais peut-être lui prêter ma veste ?

LUCIEN: Elle n'en a pas besoin. N'est-ce pas?
Il lui faut autre chose. Une autre chaleur. Quelque chose de plus concret de plus dur de plus raide de plus profond.

MAURICE (*mal à l'aise*) : C'est bientôt l'heure de la soupe. Ma femme va s'impatienter.

LUCIEN: Tu ne veux pas faire trempette Maurice ? Tu ne t'es pas encore lavé ce matin.

MAURICE: Tu sais avec Françoise c'est fête que le dimanche.

LUCIEN: Raison de plus. Ecoute. (*Il pose délicatement sa main sur le sexe de MAURICE.*)
J'entends ta petite qui réclame. T'entends pas ? Un petit coup en passant ça te remettra d'aplomb.

MAURICE: Pourquoi tu dis ça ? Je ne voudrais pas avoir d'ennui. Et puis qu'est-ce qu'elle va dire la dame ?

LUCIEN: Renifle et tu me donneras sa réponse.

MAURICE: Elle transpire. Elle a peut-être une maladie ? Elle ne tremble même pas.

LUCIEN: Tu penses ça a l'habitude. Vas-y, je te dis ça la soulagera.

MAURICE: Tout de même, par ce temps-là, tu crois que c'est raisonnable.

LUCIEN: Au contraire, ça tue les microbes.

MAURICE: J'y avais pas pensé.

LUCIEN: Je suis là pour ça. *(fait le fanfaron.)* Mademoiselle... C'est ouvert ?

MAURICE *(se met à rire)* : Ah ! ce que t'es rigolo.

LUCIEN: C'est important l'humour, ça remplace une veste quand il fait froid et qu'on n'a rien à se mettre. *(à GILBERTE.)* J'ai pas raison ?

MAURICE: Elle ne parle pas beaucoup.

LUCIEN: T'es un homme ou t'es pas un homme ?

MAURICE: Il fait peut-être un peu trop jour ?

LUCIEN: Vaut mieux voir quand y a à voir. Attaque, je te dis !

MAURICE: C'est par où qu'on entre ?

LUCIEN: Ça lui est égal, elle n'est pas balisée.

MAURICE: Elle va rester debout tu crois ?

LUCIEN: Demande, y a qu'à demander.

MAURICE: Vous comptez rester debout ? Moi j'ai pas l'habitude.

LUCIEN: C'est quoi le problème, mon bonhomme ?

MAURICE: J'ai une femme et trois mômes.

LUCIEN: Laisse-les où ils sont et va semer.

MAURICE: C'est pas l'envie qui m'en manque.

LUCIEN: Alors, te retiens pas.

MAURICE: Après toi. Je préfère me réserver pour la fin. C'est vrai !... Pourquoi que tu commencerais pas toi ?

LUCIEN: Fais-moi ce plaisir Maurice, tu sais que je les préfère bien pleines.

MAURICE: J'avais oublié.

LUCIEN: Et si elle te disait qu'elle te veut toi d'abord ?

MAURICE: Ça me donnerait un petit coup de pouce.

LUCIEN (à *GILBERTE*): Dis le que c'est par Maurice que tu veux que ça commence !
(à *MAURICE*.) Là, t'es content ?

MAURICE: J'ai rien entendu.

LUCIEN: Dans l'état où elle est tu crois qu'elle va s'amuser à faire des phrases. T'as pas vu qu'elle a souri ? T'as pas remarqué qu'elle a cligné des yeux ? D'ailleurs tu crois que si elle n'était pas d'accord elle resterait plantée là.

MAURICE: Elle n'a peut-être pas le choix. Après tout, on est dans une gare. Regarde sa malle. Elle a sûrement un train à prendre.

Scène 2

GILBERTE (*volubile*): Quelle idée d'arriver si tôt. C'est tout moi ça. Je suis tellement excitée que je ne peux pas m'empêcher d'arriver deux heures en avance. Et pour tout c'est pareil.

Quelle histoire !

Quand j'ai reçu la réponse, je me suis dit : Gilberte regarde les choses en face pour une fois dans ta vie : Qu'est-ce que tu constates ?

J'ai bien été obligée de me rendre à l'évidence que je ne constatais rien.

Sur le coup cette constatation, ça m'a rendu un peu cafardeuse.

Mais j'ai rapidement recouvert mes esprits et je me suis dit : C'est bien la preuve que tu dois y aller puisque rien ne te retient ici et après tout c'est toi qui l'a voulu

C'est drôle, quand on est mis au pied du mur on ne voit pas les choses de la même façon. Ou plutôt on est bien obligé de les voir.

Ça ne m'a pas empêché de pleurer toute la journée.

Pour une fois qu'il m'arrivait quelque chose, il fallait bien que ça me bouleverse.

Ce qui ne signifie pas pour autant que je suis bouleversée uniquement quand il m'arrive quelque chose, sinon on pourrait croire que j'ai un cœur de silex étant donné qu'il ne m'arrive jamais rien.

Mais là, il m'était arrivé quelque chose c'est certain.

Je me souviens.

Je m'en souviens bien parce que c'était hier.
Je me suis réveillée à huit heures du matin comme tous les matins d'hiver.
Oui !... j'estime que c'est un péché de ne pas profiter entièrement du jour quand on a la chance d'habiter une république qui veut bien nous faire encore la grâce de nous envoyer de la lumière.
Il y a des pays qui sont plongés dans l'obscurité du matin au soir.
Moi je me lève avec le soleil. Comme ça on est au moins deux à se réveiller en même temps.
Quelle journée quand j'y pense !
Ensuite je suis allée chercher le pain à la boulangerie.
Je préfère y aller très tôt le matin pour éviter de faire la queue.
Et puis la boulangère est plus aimable, elle n'a pas toute une journée de travail derrière elle.
Une fois j'y suis allée en fin d'après-midi, ça a été terrible.
Elle n'a pas voulu me donner mon pain. Soi-disant parce qu'il n'y en avait plus.
Je reste persuadée qu'elle ne voulait pas m'en donner tout simplement parce qu'elle était de mauvaise humeur.
Attention ! je ne dis pas qu'elle en avait contre moi, personnellement.
Après tout je ne lui ai rien fait : Son mari ne m'intéresse pas et elle n'a pas de fils.
Enfin quoi qu'il en soit, hier j'ai eu droit à une baguette toute chaude à peine sortie du four. J'en avais déjà mangé la moitié avant d'atteindre la porte d'entrée de mon immeuble.
Heureusement que je n'habite pas très loin de la boulangerie sinon c'est la baguette tout entière qui y serait passée.
Et c'est à ce moment-là que tout a commencé.
Je m'apprête à ouvrir la porte de mon immeuble, qui donne donc sur la rue, quand le facteur et sa bicyclette m'abordent impunément.
Le facteur, Georges, c'est un ancien ami à mes parents.
Chaque fois qu'il me croise, il se croit obligé de me rappeler qu'ils ont existé.
Combien il les regrette qu'il les portera toujours dans son cœur et que c'est quand même quand on y pense une sacrée déveine ce qu'il leur est arrivé.
Oui !... Un matin de l'été passé, mon père et ma mère avaient décidé d'un commun accord de se rendre à la société protectrice des animaux, avec la ferme et généreuse intention de recueillir un chien, abandonné par un de ces fameux maîtres ingrats.
Mes parents étaient des gens remplis d'humanité. Surtout envers les animaux.
Moi les chiens, si je peux les écraser, je ne me fais pas prier.
J'ai le courage de dire ce que je pense.
Bien-sûr je n'irais pas le crier sur tous les toits, mais tout de même, si on me demande mon avis, je le donne.

Car c'est justement de cela qu'il s'agit.

(Froidement, sans tristesse aucune.) Ils étaient donc sur la route. Dans leur 205 non décapotable. Je ne sais pas de quoi ils parlaient ni à quoi ils pensaient étant donné que je n'étais ni dans la voiture ni dans leur tête...

Toujours est-il, qu'à un certain virage, pour éviter un chien qui traversait malencontreusement la route, ils ont préféré se foutre en l'air et s'engager dans le précipice.

La voiture a explosé.

Ils sont morts sur le coup.

Brûlés vifs.

LUCIEN: Je reconnais que ça n'a pas dû être drôle.

MAURICE: Au fond, quand on y réfléchit, c'est le chien qui les a tués.

LUCIEN: Comme quoi, c'est bien souvent ceux qu'on aime le plus qui nous font le plus de mal.

GILBERTE: Quand j'ai appris la nouvelle ça m'a fait un choc. Me retrouver toute seule dans ce grand appartement de cent mètres carrés je dois dire que ça ne m'a pas enchanté du premier coup.

Mais on s'y fait vite !

Donc, quand je l'ai vu m'aborder le facteur, je me suis dit ça y est, il va encore remettre ça avec ses regrets et la générosité de mes parents.

Eh bien pas du tout !

C'est la réponse, il me dit avec un sourire proche de la félicité.

À croire qu'il l'avait déjà ouverte.

J'avais eu le malheur de lui avouer quelques jours auparavant que j'attendais une réponse de la capitale.

Du coup, tout le monde dans le village était au courant de la nouvelle.

En fait, depuis quelque temps, j'avais réussi mon BTS de sténodactylo par correspondance.

Mes parents ne l'ont jamais su.

Ça m'aurait bien arrangé qu'ils l'apprennent. Pour une fois ils auraient été obligés de se rendre à l'évidence que je suis quand même bonne à quelque chose contrairement à ce qu'ils m'ont toujours laissée croire.

Et il y a un mois, j'ai postulé pour un poste de secrétaire dans une grande entreprise d'import-export de sucres en morceaux dans la capitale.

Après tout je me suis dit, quand on est seule, autant être seule dans une grande ville, on est toujours moins seule.

Et c'est cette réponse que j'attendais.

Enfin, je l'avais tellement attendue que je ne l'attendais plus.

Je crois que j'avais fini par me faire une raison. Je me disais pour me rassurer que je n'étais pas la seule à avoir postulé et qu'ils auront préféré retenir la candidature d'une fille qui se trouvait sur place.

LUCIEN/MAURICE: C'est plus sûr pour eux.

GILBERTE: D'un autre côté je me disais qu'ils devraient aussi donner leur chance à des pauvres filles comme moi que la vie a encore gardé intactes.

Je suis célibataire, je n'ai jamais quitté ce trou perdu, j'ai toujours été célibataire. Mais voilà que le facteur me tend la lettre. Je me mets à trembler tellement fort qu'elle me glisse entre les doigts et va atterrir sur l'asphalte.

Une des plus grandes émotions de ma vie !

Je la ramasse, et cours me réfugier dans ma chambre, sans prendre la peine de remercier Georges.

Je suis là, dans ma chambre, au pied de mon lit, tremblante et je fixe la lettre comme hypnotisée.

(à *LUCIEN* et *MAURICE*.) Je n'ose pas l'ouvrir.

Je suis là, face à elle, immobile. J'avais réussi à intérioriser mon tremblement. Et c'est à ce moment-là que je commence à perdre mes esprits. Je me mets à lui parler à la lettre, je lui pose des questions.

(*Ils se lancent tous les trois dans une surprenante chorégraphie.*)

GILBERTE/LUCIEN/MAURICE (*Ils s'adressent à la lettre imaginaire*) : Alors qu'est-ce que tu vas me dire ? Est-ce que tu m'apportes une bonne nouvelle ? Est-ce que la bonne nouvelle c'est ce que tu crois vraiment ?

GILBERTE: Après tout, je ne suis pas si mal ici...

MAURICE: j'ai la paix...

LUCIEN: je peux vivre des rentes de mes parents encore pendant dix ans.

GILBERTE: Partir c'est juste une façon de me rendre utile.

MAURICE (*fixe la lettre*) : Elle ne répond pas.

GILBERTE: Rapidement je comprends que si je ne fais pas un petit effort elle s'obstinera dans son silence.

Je l'ouvre maladroitement et je lis à haute voix. (*Elle pousse un cri de joie*) : C'est oui !

LUCIEN/MAURICE: Oui ?

GILBERTE: Ils me prennent à l'essai. Je commence lundi.

LUCIEN: Lundi ?

GILBERTE (*paniquée*) : Et nous sommes jeudi.

MAURICE: C'est dans trois jours.

GILBERTE: Et où je vais habiter là-bas ?

MAURICE: Tu ne connais personne ?

GILBERTE: Bon !... Les premiers temps j'irai à l'hôtel. Mais après, il faudra bien que je me trouve un petit studio. Oh ! je n'y vais pas pleine d'illusions.

TOUS: Je sais bien que plus de la moitié de mon salaire devra y passer.

GILBERTE: On verra ça plus tard. En attendant il faut que je fasse mes bagages.

Qu'est-ce que j'emmène ?

LUCIEN/MAURICE: Le nécessaire rien que le nécessaire.

GILBERTE: Si je m'écoutais j'embarquerais toutes mes peluches. (*LUCIEN et MAURICE prennent un air menaçant.*) Je décide de ne pas m'écouter.

MAURICE: Et l'appartement ?

GILBERTE: Qu'est-ce que je vais faire de l'appartement ? (*panique générale.*)

Je le mets en location. (*Soulagement général.*)

Ils auraient pu me prévenir plus tôt tout de même, me laisser le temps de régler toutes ces questions.

Et c'est là que j'ai compris que c'était sûrement un test. Sachant que je n'habite pas la porte à côté, ils se sont dit : si elle veut vraiment travailler chez nous eh bien, elle sera là lundi et aura trouvé des solutions à ses problèmes.

LUCIEN/MAURICE: Pas si bêtes !

GILBERTE: Seulement voilà, est-ce que je tenais absolument à travailler chez eux ? C'est que je n'en étais pas très sûre.

C'est dans ce moment de trouble que je me suis jetée sur mon lit et que je me suis mise à pleurer jusqu'à la fin de la journée. Sans m'arrêter. (*GILBERTE s'agite.*)

Quand j'ai cessé de pleurer, je me suis relevée, raide, comme le poteau électrique qui donne sur ma fenêtre et j'ai crié : Gilberte tu y vas !

Ah ! je n'étais plus moi-même à ce moment-là, c'est certain.

J'ai décidé que j'emporterais le minimum que je mettrais l'appartement en vente et que je partirais pour toujours, quoi qu'il arrive. Que c'était la meilleure façon pour moi d'aller de l'avant. Je n'ai prévenu personne, et me voilà !

Mon train sera là dans une heure et je m'interdirai de regarder par la fenêtre au moins pendant les cent premiers kilomètres.

Pour l'occasion je me suis mise en robe. J'ai fait un petit effort.

À dire vrai, je n'aime pas les robes, je trouve que mes jambes ne sont pas très agréables à regarder, je me mets toujours en pantalon. Mais j'ai lu dans une revue spécialisée que là-bas ils aimaient bien les femmes en robe. Surtout les secrétaires.

Il paraît qu'ils ont du mal à concevoir une secrétaire avec un pantalon. Même encore maintenant.

Alors je me suis dit que je n'allais tout de même pas faire mauvaise impression à mon employeur dès le premier jour.

J'ai fouillé dans la garde-robe de ma mère, et j'ai trouvé ça. (*Elle montre la robe kitsch dont elle est revêtue.*)

Scène 3

LUCIEN (*hors de lui*) : Si après ça, ça ne vous les coupe pas, c'est que vous êtes sacrément déterminé.

MAURICE (*qui flaire le malaise*) : Si on rentrait Lucien ?

LUCIEN (*idem*) : C'est toujours la même chose. Quand elles ne savent pas comment s'y prendre elles en profitent toujours pour vous ressasser l'historiographie de leur vie. Comme si ça suffisait pour nous faire rebrousser chemin.

C'est mal nous connaître ma jolie. Nous, on est du genre qui s'accroche tu vois.

Quand la viande est bonne, je suis prêt à faire la queue toute la journée chez le boucher pour avoir ma part.

Et ce n'est pas parce que tu te sers de ton titre de technicienne supérieure comme d'un faire-valoir qu'il faut croire qu'on va se comporter autrement avec toi.

Ton histoire, elle pue la frustration à cent kilomètres.

T'entends ça Maurice, c'est tout juste s'il ne faudrait pas la canoniser parce qu'elle n'a jamais reniflé un pénis de sa vie.

Je suis sûr que lorsque ton père prenait sa douche le dimanche tu l'épiais par le trou de la serrure pour voir à quoi ressemblait son machin.

Peut-être même qu'il t'a déjà consolée en te faisant sauter sur ses genoux et que t'as senti une drôle de chose bien dure qui macérait dans tes fesses.

Et depuis ce temps-là, t'arrêtes pas d'y penser.

Seulement voilà, papa il n'est plus là.

Il faudrait peut-être songer à le remplacer.

Approche ! et si tu me regardes bien je suis sûr que tu peux trouver des ressemblances.

Tu veux que je te dise, ça te démange depuis qu'on t'a interdit de sucer ton pouce. Mais tu préfères retarder le plaisir histoire de voir combien de temps tu pourrais tenir.

C'est vrai que de se retenir, ça a parfois du bon.

Mais toi, à force d'abstinence, tu dois être remontée jusqu'à l'évacuation.

Dis ! on doit s'enflammer dès le premier coup dans un machin pareil.

Un conseil, tu devrais te laisser aller avant que ça éclate sans te demander la permission.

Allons ma petite Gilberte, il est temps que vous preniez conscience de votre situation. Vous arrivez à un moment capital de votre existence. Changez de peau.

Faites confiance à Lucien ! Les rapports entre les gens c'est mon rayon.

Il faut que désormais vous appreniez à vous connaître et à accepter le fait qu'un jour ou l'autre inévitablement la petite fille doit faire place à la jeune femme.

Soyez moderne.

Mais vous n'avez pas le droit à l'erreur. Un seul faux-pas et vous perdez votre place dans ce monde impitoyable.

Disons que jusqu'à présent vous ne saviez pas qui vous étiez, je ne vous en fais pas le reproche, on ne comprend pas toujours tout du premier coup.

Maintenant il faut foncer, rattraper le temps perdu.

Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

L'innocence a ses limites sinon ça fait bien longtemps qu'on serait tous aux abois.

D'ailleurs y a qu'à vous regarder pour comprendre que vous n'êtes qu'une petite vicieuse.

Dieu vous a abandonnée depuis pas mal de temps vous aussi. Ce n'est pas grave.

Ça prouve seulement que c'est le moment de vous ouvrir aux autres.

On ne va tout de même pas se laisser bouffer par cette mare d'érotisme qui pullule nos rêves sans s'approvisionner un peu pour quand on n'a pas sommeil.

Gilberte, avez-vous conscience que vous avez le profil d'une aventurière ? *(GILBERTE pousse un cri d'excitation.)*

Eh bien figurez-vous que moi aussi je suis un aventurier. *(GILBERTE pousse un cri d'émerveillement.)*

Alors autant que ça se fasse en famille.

(LUCIEN peut aller jusqu'à agresser physiquement GILBERTE.) T'en crèves d'envie !

Partout vous clamez votre innocence, mais ça vous démange tellement fort que vous n'avez pas pris la peine d'enfiler votre petite culotte ce matin en vous habillant.

GILBERTE (*effondrée.*) : Si je vous disais que c'est à cause de la chaleur, vous ne me croiriez pas ? Non bien sûr. La saison ne s'y prête pas.

Je pourrais vous dire aussi que je l'ai oubliée, mais je manquerais probablement de conviction en le disant.

Pourtant c'est vrai que j'étouffe. J'étouffe de l'intérieur.

Vous savez c'est comme ces mouches qu'on attrape quand on est petit et qu'on enferme dans un bocal. Eh bien, les mouches, c'est moi ! Et le bocal aussi.

Depuis quelque temps, il me vient des idées fâcheuses déraisonnables.

L'autre jour, j'ai eu la visite d'un représentant.

Quand j'ai entendu frapper à ma porte, je me suis demandé qui cela pouvait bien être, étant donné que je ne connais intimement personne dans la région.

Avant d'ouvrir j'ai jeté un coup d'oeil dans le judas, et j'ai vu que c'était un homme.

(*De plus en plus excitée.*) Et j'étais tout habillée ! c'était pas possible de le recevoir dans des conditions pareilles. J'ai crié : j'arrive ! à travers la porte pour qu'il sache que j'étais là et que j'avais bien l'intention de lui ouvrir. J'ai retiré tous mes vêtements que je suis allée jeter sur mon lit. Et j'ai enfilé une robe de chambre en prenant bien soin de ne pas nouer la ceinture, histoire de laisser entrevoir mon corps nu à cet inconnu.

Ensuite j'ai ouvert la porte en jetant un : désolée de vous avoir fait attendre mais j'étais en train de dormir, figurez-vous que vous m'avez surprise alors que j'étais toute nue ! sur mon lit, mais me voilà !... Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ? (*Elle prend la pause d'une femme prête à s'offrir.*)

Pourtant Dieu sait qu'il n'était pas beau à regarder : Un petit moustachu trapu tout velu.

Je peux dire que je lui ai fait une forte impression.

Il m'a répondu qu'il était bientôt midi, que tout compte fait après réflexion, il préférerait prendre sa pause déjeuner maintenant et il est parti sur-le-champ sans me présenter sa marchandise.

J'ai pris sur moi, mais au fond, je me sentais vraiment humiliée.

(*Effondrée.*) Je le sens bien que ça ne tourne pas très rond chez moi.

Mais bon Dieu ! si ça me démange comme vous dites, qu'est-ce que j'y peux ?

C'est peut-être le fait d'avoir trop attendu.

Ce n'est tout de même pas ma faute s'il ne passe jamais personne dans cette région.

C'est pour ça que j'ai pensé que dans la capitale j'aurais plus de chance de rencontrer des bouleversements.

En fait je ne pense qu'à ça ! À un point tel, que même si le mari de la boulangère me le proposait, je ne pourrais pas dire non.

Alors quand je vous ai vus, vous et votre ami, je me suis dit : Gilberte tu ne rêves pas, deux hommes que tu ne connais pas sont allongés devant toi.

Et quand vous m'avez fait votre numéro de charme, j'ai enfin compris que moi aussi j'avais ma place dans cette foutue vie.

Mais ensuite, quand il a fallu que je me décide, je me suis mise à paniquer.

Ce n'est pas tellement parce que j'ai peur de la nouveauté, mais je me suis tout à coup souvenu que vous étiez deux.

Vous comprenez c'est la première fois, je risque de faire des confusions.

Déjà que je n'arrive pas à me souvenir du titre du téléfilm que j'ai vu y a deux jours.

Et puis, je préfère me donner tout entière du premier coup.

Alors, si ça ne vous dérange pas de tirer à la courte paille, moi ça ne me dérangera pas d'honorer le vainqueur.

Bien-sûr, si j'avais mon mot à dire, je sais bien qui je prendrais.

Mais vous avez l'air d'être très attachés l'un à l'autre et en donnant ma préférence je ne voudrais pas que cela crée des conflits entre vous.

LUCIEN: Voyons mon petit, y a qu'à demander. Entre gens civilisés...

MAURICE: Si ça ne vous ennuie pas, je préférerais que ce ne soit pas moi.

Non pas parce que vous ne me faites pas envie. Pensez, chez moi ce n'est pas tous les jours dimanche. Mais je risque d'avoir des problèmes après, si ma femme s'en aperçoit, je ne suis déjà pas si bien avec elle.

GILBERTE: Ça tombe bien parce que j'avais pensé que ce serait mieux que ça se passe avec Lucien. Il a l'air plus expérimenté.

Il me semble que c'est important la première fois de passer entre des mains expertes.

Mais dès que je serai installée dans la capitale et que j'aurais mon petit studio, vous pourrez venir me rendre une petite visite Maurice, je serais ravie de vous accueillir.

MAURICE: Ce n'est pas de refus Mademoiselle.

GILBERTE: C'est très généreux de votre part.

MAURICE: Quand on peut se rendre service.

GILBERTE: Mais peut-être que ça ne vous intéresse plus Lucien ?

Peut-être que vous avez envie de faire comme ce représentant qui s'est enfui parce qu'il sentait bien que je ne lui opposerais aucune résistance. Peut-être que vous avez besoin de sentir qu'on vous repousse pour vous mettre en appétit.

LUCIEN: Rassurez-vous, plus c'est simple, mieux je me porte. Et si en plus ça fait gagner du temps... Eh bien, allons débroussailler tout ça.

(LUCIEN et GILBERTE se dirigent vers la sortie ; on distingue au loin un couple qui arrive.)

MAURICE: On a de la visite.

LUCIEN: On dirait que c'est pour moi.

GILBERTE: Et mon train qui va bientôt arriver.

LUCIEN: Ne vous inquiétez pas je suis du genre spontané.

En attendant Maurice va vous indiquer le chemin.

C'est pas plus mal, ça vous permettra de vous familiariser avec le lieu.

C'est important de se sentir à l'aise.

Je vous rejoins.

(GILBERTE et MAURICE sortent. GINO et MONIQUE entrent. MONIQUE traîne tous les bagages et suit GINO, péniblement.)

Scène 4

GINO *(en montrant LUCIEN)* : Qu'est-ce que tu penses de celui-ci ?

MONIQUE : Je ne sais pas trop.

GINO : À mon avis on ne peut pas trouver mieux dans toute la région.

MONIQUE : Si tu le dis.

GINO : Mais comme ça, vu de l'extérieur, t'as rien contre ?

MONIQUE : Il n'est pas un peu trop jeune ?

GINO : Hier tu ne voulais pas de Robert parce que tu le trouvais trop vieux.

MONIQUE : De toute façon je ne l'intéressais pas non plus.

GINO : Evidemment ! tu t'es conduite comme une sauvage avec lui. Quand il t'interrogeait tu lui répondais à peine poliment, sans cesser de fixer ses pieds, comme s'il avait de la boue sur ses chaussures. Mets-toi à sa place.

MONIQUE : Que veux-tu, je n'ai pas l'habitude de ce genre de situation. J'ai l'impression d'être un objet qu'on se refille entre copains.

GINO : C'est toi qui l'as voulu.

MONIQUE : Bien sûr, t'aurais préféré que je te laisse partir sans demander mon reste. Désolée, mais ça m'ennuyait un peu d'être la seule à trinquer dans cette histoire.

GINO : Très bien. Seulement maintenant il est nécessaire que tu y mettes un peu du tiens sinon on ne s'en sortira jamais. Et cette fois c'est moi qui prends les commandes.

Je vais aller lui parler et si on tombe d'accord sur le principe et seulement après je ferais les présentations.

C'est pourquoi il est important que je sache si tu penses qu'il peut faire l'affaire.

MONIQUE : Comment veux-tu que je sache je ne le connais pas.

GINO : Quand tu m'as rencontré tu ne me connaissais pas et ça ne t'a pas empêchée de tomber amoureuse de moi dès le premier soir.

MONIQUE: Maintenant que j'ai vu ce que ça a donné je préfère me tenir sur mes gardes.

GINO: D'ailleurs le fait qu'il soit jeune est plutôt un avantage pour toi. Tu pourras le manœuvrer plus à ta guise.

MONIQUE: Ça me changera.

GINO: Et puis une femme qui a de l'expérience, ça impressionne toujours.

MONIQUE: Je ne suis pas certaine que mon expérience avec toi me serve à grand chose.

GINO: Détrompe-toi, tu as beaucoup changé ces derniers temps. Tu es devenue beaucoup plus forte, beaucoup plus sûre de toi. Tu peux donner l'impression d'une femme qui sait ce qu'elle veut.

MONIQUE: Tu me flattes ?

GINO: Pas du tout ! Tu ne peux pas savoir à quel point tu t'es métamorphosée.

MONIQUE (*soudain intéressée*) : C'est vrai qu'il n'est pas mal.

GINO: Et tu as remarqué sa façon de se tenir ?

MONIQUE: Sur ses jambes comme tout le monde.

GINO: Mesure un peu la distance entre sa jambe droite et sa jambe gauche. Admire l'immobilité. Évalue le poids de ses pieds sur le sol. Cet homme est stable Monique. Tu comprends ce que ça veut dire ?

MONIQUE: Ma foi.

GINO: Bon. Eh bien je vais aller lui parler. Et ne cesse pas de le regarder.

Croyance. Nous tenons l'oiseau rare.

(à LUCIEN.) Vous, vous êtes un homme de confiance, je me trompe ?

Dès que je vous ai vu j'ai dit à ma femme : tu vois cet homme, c'est un homme sur qui l'on peut compter. Et croyez-moi j'ai l'oeil. Je travaille en déplacement, je fais le tour du pays alors vous pensez si j'en vois du monde.

Dès la première rencontre, je sais à qui j'ai affaire.

C'est comme une espèce de don que je traîne en moi.

Remarquez pour mon travail c'est plutôt positif.

Je suis représentant en produits de beauté. Les femmes c'est mon rayon.

Dès que ma cliente ouvre sa porte je suis capable de vous dire si elle va prendre un produit, combien elle va y mettre et si on risque de se revoir dans les jours qui viennent.

LUCIEN: Vous en avez encore pour longtemps parce que j'ai un terrassement qui m'attend et ma cliente est très pressée.

GINO: C'est incroyable. C'est justement ce que je disais à ma femme : Chérie, cet homme est un homme de terrain.

Je vous envie vous savez. Vous avez les pieds sur terre. Avec vous on doit se sentir protégé.

C'est pas comme moi. Avec le boulot que je fais on n'est pas toujours très convaincu.

Au fond, nous sommes complémentaires : Moi je suis là pour appâter et vous vous concluez.

Moi c'est Gino et vous ?

LUCIEN: Lucien.

GINO: Vous êtes marié Lucien ?

LUCIEN: Non.

GINO: Je comprends. Vous voyez là-bas c'est ma femme.

LUCIEN: Félicitations.

GINO: Ne vous fatiguez pas, ça fait déjà trois ans.

Lucien je vais jouer franc jeu avec vous parce que je vois bien que vous n'êtes pas du genre à passer par la fenêtre quand il y a une porte. Elle vous plaît ?

LUCIEN: Toute femme est un potentiel de plaisir pour un homme.

GINO: J'aime votre franc-parler. Eh bien si vous voulez elle est à vous.

LUCIEN: Vous voulez vous en débarrasser ?

GINO: Ce n'est pas ce que vous croyez.

Si je voulais m'en débarrasser je me contenterais de la jeter dehors en espérant qu'elle se fasse écraser par un poids lourd.

Non, Monique c'est un bijou, c'est une perle rare.

Regardez comme elle sait bien se tenir et comme son regard est attachant. Vous savez qu'elle est capable de vous fixer comme ça pendant des heures rien que pour vous montrer que vous l'intéressez.

LUCIEN: Très touchant.

GINO: Docile, serviable, bonne ménagère : jamais une miette qui traîne sur le sol.

Excellente cuisinière : jamais trop salé, toujours cuit à point.

Et pour couronner le tout, une maîtresse exemplaire : elle s'adapte à toutes les situations.

LUCIEN: Ça ne doit pas être évident d'être obligé de s'en séparer.

GINO (*mélodramatique*) : Je ne sais pas si je saurais m'en remettre.
Enfin comme on dit : Quand il faut, il faut.
Et tout ça, vous savez à cause de qui ?

LUCIEN: De vous.

GINO: Evidemment !

Parce qu'au petit Gino, ça lui a tourné la tête toutes ces femmes qu'il visite pour leur vendre une crème démaquillante. Il ne peut pas s'empêcher de vouloir tester sur place les produits sur leur peau et comme la plupart du temps elles sont prêtes à négocier, fatalement le test finit sous les draps et je me retrouve avec des clientes qui prennent la carte de fidélité.

Faut dire qu'avant de connaître Monique j'étais déjà pas d'une grande stabilité.

Mais quand je l'ai rencontrée j'étais persuadé que ça me ferait changer.

C'est d'ailleurs pour ça que je l'ai épousée. J'aurais pas osé sinon.

Seulement voilà, je me suis trompé.

C'était comme si j'étais prisonnier de ma propre réputation de tombeur invétéré.

Mais c'est bien plus que ça.

En réalité je suis quelqu'un de très sensible. Je n'aime pas faire de la peine.

Alors quand une femme me fait comprendre qu'elle a besoin de moi j'ai horreur de lui tourner le dos et de m'en aller en claquant la porte.

On n'est pas des bêtes tout de même.

Pourtant et là vous n'allez plus rien comprendre, j'aime vraiment ma femme.

Mais elle ne veut pas me croire. J'ai beau lui expliquer que tout cela n'a aucune importance, que toutes ces femmes ne représentent rien pour moi, que si on y regarde de plus près ça fait partie de mon boulot, rien à faire, elle pique une crise chaque fois que je rentre à la maison.

Et si le seul endroit où je peux me reposer devient un champ de bataille, je préfère sacrifier ma vie conjugale.

Tiens, l'autre jour, elle m'a même menacé de s'enfoncer un gros couteau dans le ventre. Ça m'a fait réfléchir.

Je me suis dit : Gino ! Monique est malheureuse. Si t'es pas capable de changer, tu dois au moins tout mettre en œuvre pour qu'elle retrouve la paix intérieure.

Et c'est là que je me suis dit que je préférerais renoncer à la vie merveilleuse que je mène avec elle plutôt que de la voir sombrer définitivement à cause de moi.

J'ai bien conscience de passer à côté de l'essentiel : Monique, c'était la sécurité, c'était la certitude que lorsque viendrait la fin du voyage et que je n'aurais plus les capacités physiques de poursuivre ma longue chevauchée, il en resterait au moins une, près de moi, devant la cheminée. Mais c'est plus fort que moi !

Seulement je ne voudrais pas la lâcher dans la nature, complètement démunie.

J'ai décidé de lui trouver un remplaçant pour assurer la relève. Je lui dois bien ça.

Vous comprenez elle est tellement fragile, incapable de se débrouiller par elle-même. Après tout je suis le seul homme qu'elle a connu. Et puis je ne voudrais pas que l'idée lui vienne de se supprimer, j'aurais l'impression que c'est de ma faute. Ça vous intéresse ?

LUCIEN: Ce n'est pas mon genre de m'embarrasser inutilement. D'autant plus que moi aussi j'ai du mal à me fixer.

La seule différence c'est que je n'ai jamais éprouvé le besoin de me marier pour me donner bonne conscience.

Et puis c'est pas évident de reprendre la femme d'un autre. La réinsertion c'est pas mon domaine.

Tout ce que je peux faire pour vous c'est la divertir pendant quelques heures.

Je n'ai encore rien prévu pour ce soir.

GINO: Ca m'arrangerait bien. Parce que j'ai une course à faire dans la capitale. Je prends le prochain train.

LUCIEN: Ah ! mais c'est trop facile et si vous ne revenez pas, comment je fais moi ?

GINO (*soudain pressant, presque bouleversant, et tout bas pour que MONIQUE n'entende pas*) : Aidez-moi je vous en prie. Je ne vous ai pas tout dit.

Ma femme est une sangsue.

En réalité elle n'accepte pas cette idée de séparation. Pour me rendre la tâche plus difficile c'est elle qui m'a obligé à lui trouver un remplaçant avant mon départ, sinon elle ne me lâchera pas, elle me rendra la vie insupportable. Chaque fois que je lui propose un homme, elle fait la difficile, elle trouve toujours matière à mécontentement. Et trop ceci, et trop cela, et gnagna... Elle me fait tourner en bourrique, elle veut me faire renoncer. (*Pour lui.*) Je ne capitulerai jamais !

Gardez-la pour la nuit. Après vous pourrez toujours la refiler à quelqu'un d'autre. Soyez chic.

Faites lui croire que vous voulez bien vous occuper d'elle. Et demain matin, à la première heure, vous lui expliquerez que vous avez changé d'avis.

LUCIEN: Et si elle me fait une scène ?

GINO: Elle n'oserait pas.

LUCIEN: Et si je ne suis pas son genre d'homme ?

GINO: Y a rien à craindre.

LUCIEN: Il serait plus prudent de s'en assurer.

GINO: Pas de problème. Monique !... Viens un peu par ici mon petit. (*MONIQUE se dirige vers GINO, obéissante.*) Je te présente Lucien. Lucien serait d'accord pour te garder. Qu'est-ce que tu en dis ?

MONIQUE: C'est très généreux de sa part.

GINO (*hors de lui*) : Tu pourrais y mettre un peu plus de chaleur.

MONIQUE (*soudain enflammée*) : Oh ! Lucien ! Ce que j'aime en vous Lucien, ce sont vos jambes. Si droites, si fermes, si bien plantées... On doit se sentir comme à la maison là-dedans.

Moi, par dessus tout, ce que j'aime dans les jambes, c'est le mollet. Le mollet !... Je suis certaine que vous l'avez bien tendre. Et vos pieds ! Et vos doigts longs et légèrement boudinés ! Et votre gueule de pomme d'amour !

Au début, remarquez, on se demande. C'est vrai, à la première approche, c'est pas évident ! Je suis franche, vous voyez, et ce n'est pas la moindre de mes qualités. À l'usage, vous estimerez.

Donc, au début, quand on se trouve face à cette gueule, on se dit : Qu'est-ce que c'est ? Ça vient d'où ? Et pourquoi ?

Et puis, on s'y attarde plus attentivement, parce qu'on n'a rien d'autre à faire, et là, y a quelque chose qui interpelle. Le visage se transforme. Ce qui semblait grossier devient peu à peu délicat, les yeux sortent de leur nid, les joues s'affinent, les traits prennent vie et le sourire éclate. Pan ! Pan !... Et je ne parle pas du reste!... Mais je devine, je devine... Hou !... j'en ai des frissons !

Ah ! Lucien!... Mon mien, mon bien, mon chien, Ouahou !... Pan !

Ce que tu aimeras en moi, c'est la douceur de ma peau, la sensualité de mes extrémités, la suavité de mes cavités... Pan !

Tu apprécieras aussi ma bonne humeur au petit-déjeuner du matin et ma promptitude à deviner tes moindres désirs. Tes biscottes seront beurrées avant même que l'idée fasse irruption en toi, et la confiture étalée.

Quoi d'autre ?

Je te présenterai à mes parents. Ah! Non, Ils sont morts !... Mais à ma sœur, Josy, de vingt ans mon aînée, que je n'ai plus revue depuis qu'elle m'a craché au visage, le jour où je lui ai annoncé que je la quittais pour aller vivre avec Gino. Franchement, je ne pouvais pas sacrifier toute ma jeunesse, toute ma vie pour elle... Oh oui !... tu comprends ça mon bébé ?

Elle est dans un centre spécialisé maintenant. Je retrouverai l'adresse et nous lui rendrons une petite visite, je suis sûre qu'elle appréciera.

Quoi d'autre ?... Ah oui !...

Tu verras mon Lulu, ensemble nous ferons quelques vagues et elles nous ramèneront toujours sur la rive. Ce sera comme du bonheur !

Tu sais, le bonheur, ça n'a jamais enchanté personne, sauf ceux qui le vivent. Et puisqu'on sera en plein dedans, ce sera que de l'enchantement. Pan ! pan ! pan ! pan ! pan ! ... (*à GINO, satisfaite.*) Voilà !

GINO: C'est bon tu peux disposer. (*à LUCIEN.*) Vous voyez, vous pouvez être tout à fait rassuré.

LUCIEN: Je vous préviens pas plus tard que demain. (*MAURICE apparaît.*) Maintenant je vous prie de m'excuser, on m'attend.

GINO: Vous serez de retour avant l'arrivée du train ? (*LUCIEN ne répond pas et disparaît.*)
Merci !

Scène 5

GINO (*à MONIQUE*): Tu en as de la chance. Tu sais que tu l'intéresses beaucoup.

MONIQUE: C'est pour ça qu'il est parti ?

GINO: Il avait des choses urgentes à régler. Mais il sera là avant mon départ. Il m'a promis qu'il s'occuperait bien de toi, et que si ça se passe sans problème, il pourrait rapidement envisager une collaboration plus sérieuse, tu comprends ?

MONIQUE: Et si ça se passe mal ?

GINO: Tout dépend de toi maintenant.

MONIQUE: Dis, tu viendras me voir de temps en temps ?

GINO: Oui.

MONIQUE: Je suis sûre que non.

GINO: Alors pourquoi tu poses la question.

MONIQUE: Et si je changeais ? Si je me mettais à accepter ? On pourrait faire un essai.

GINO: Combien de fois on en a fait des essais. Y a rien à faire tu ne peux pas te contrôler. Et après je suis contraint de te frapper pour te calmer. Et tu sais tout le mal que ça me fait d'en arriver à cette extrémité.

MONIQUE: Oh ! mon Gino, c'est vrai que tu m'aimes pour de bon.

GINO: Eh oui... Seulement voilà, tu as trop de tempérament.

MONIQUE: Je m'en veux d'être aussi susceptible.

GINO: Oui.

MONIQUE: C'est plus fort que moi.

GINO: C'est bien la preuve que ça ne peut pas changer nous deux.

MONIQUE: Tu sais, j'ai conscience de passer à côté du bonheur.

GINO: Ne t'en fais pas. Un jour tu t'arrêteras et tu l'attraperas.
Le problème, c'est que toi et moi, nous ne donnons pas la même valeur aux choses. C'est terrible, parce que vois-tu, sans ça, quelque part, profondément, on est faits l'un pour l'autre. Mais c'est cette divergence-là qui nous empêche d'avancer. Pourtant je t'avais prévenue depuis le début. Qu'est-ce que je t'ai dit juste avant notre mariage rappelle-toi ?

MONIQUE: Si tu crois que je m'en souviens.

GINO: Ne fais pas l'enfant. Allez un petit effort.

MONIQUE: Tu m'as dit que tu m'aimais et que tu resterais avec moi pour la vie.

GINO: Pour la vie si...?

MONIQUE: Ça me fait du mal.

GINO: Si...?

MONIQUE: Si j'étais une femme compréhensive et si je n'intervenais pas dans tes frasques extraconjugales.

GINO: Voilà !

MONIQUE: Oui, mais à l'époque je ne savais pas ce que ça voulait dire "frasques extraconjugales".

GINO (*stupéfait*) : Quoi !... Et pourquoi ne me l'as-tu pas demandé ?

MONIQUE: Je ne voulais pas avoir l'air d'une idiote à tes yeux.

GINO: De toute façon, est-ce que tu peux me dire ce que ça aurait changé, si tu avais compris ?

MONIQUE: Je ne sais pas. Je me serais peut-être inquiétée. J'aurais sans doute été moins gaie pendant la cérémonie.

GINO: Mais tu m'aurais quand même épousé ?

MONIQUE: Ben oui !... On ne pouvait pas faire autrement, on avait déjà acheté les alliances.

GINO (*sur un ton dégoûté*) : Ce que tu peux être primaire quand tu t'y mets.

MONIQUE (*hors d'elle*) : Tu cherches encore à me rabaisser. J'ai parfaitement compris ton manège. Tu t'es servi de moi. Tu m'as sorti tes grands mots, tu savais bien que je n'y comprendrais rien. Évidemment, une femme plus intelligente, elle n'aurait jamais accepté, et ça tu le savais bien.

En fait, tu as choisi la facilité.

GINO (*hors de lui*) : Primo, ne dis pas que tu n'es pas intelligente car ce n'est pas vrai. Pour qui me fais-tu passer !

Tu n'es pas très cultivée certes, mais tu as parfois beaucoup d'esprit.

Secundo, les femmes qui conçoivent l'infidélité au sein d'un couple détrompe-toi ça court les rues.

MONIQUE (*idem*) : C'est ça, dis-le que je ne fais pas partie de mon époque. Je suis d'un autre siècle peut-être.

GINO: Si au moins je te négligeais, mais ce n'était pas le cas.

MONIQUE: Que tu le veuilles ou non j'étais une femme trompée. En plus tout le monde le savait dans la région.

GINO: Nous y voilà, Ah !... tu es bien comme tes semblables.

Ce n'est pas tellement ce que tu ressens toi qui compte, c'est ce que pensent les autres. Parce que si tu faisais une bonne fois pour toute abstraction du regard des autres, si tu avais le courage de te pencher sur toi-même, je suis convaincu qu'à l'arrivée tu finirais par admettre que mes cavalcades ne pèsent pas bien lourd dans la balance, à côté de l'harmonie naturelle qui existait entre nous deux.

MONIQUE: Gino, nous n'avons pas les mêmes valeurs.

GINO: C'est ce que je me tue à t'expliquer depuis le début.

MONIQUE: Eh bien tu vois, pour une fois j'ai compris.

GINO (*il s'avance vers MAURICE*) : Vous êtes de la famille ?

MAURICE: Lucien est mon ami, qu'est-ce que vous lui voulez ?

GINO : Vous vous fréquentez depuis longtemps ?

MAURICE : Depuis toujours. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

GINO : Il m'a promis qu'il prendrait ma femme sous son aile pendant quelque temps, vous croyez que je peux compter sur lui ?

MAURICE : Foutez-lui la paix, il a déjà assez à faire avec nous autres.

GINO (*décontenancé*) : Je ne voulais pas vous vexer. (*Un temps.*) Sale temps n'est-ce pas?

MAURICE: On a vu pire.

GINO: Enfin il ne pleut pas c'est déjà ça.

MAURICE: Ça ne saurait tarder.

GINO: J'espère que le train arrivera avant l'averse.

MAURICE: C'est pas certain.

GINO: Il ne reste plus qu'à croiser les doigts.

MAURICE: Tiens, le voilà notre orage.

Scène 6

(*FRANÇOISE entre, comme une furie, et fonce sur MAURICE.*)

FRANÇOISE: Tu sais Maurice, si tu ne veux pas dîner à la maison avec nous je ne t'oblige pas, seulement j'aimerais bien que tu me préviennes avant, de façon à ce que je ne me retrouve pas comme une imbécile à attendre ton éventuel retour pour pouvoir commencer. D'autant plus que tu sais que je suis très à cheval sur les horaires. On ne se refait pas.

Et les enfants ? Il t'arrive de penser aux enfants ? Parce que si tu l'avais oublié je te signale que tu en as trois. Trois ! TROIS !

MAURICE (*terrorisé*) : AH !

FRANÇOISE: Eh oui !... J'en suis encore à me demander par quelle opération du Saint-Esprit ils ont bien pu arriver, mais le fait est là, ils sont bien vivants.

Tu pourrais au moins faire un effort pour eux. Parce que tu vois, je ne supporte plus d'entendre leurs petites voix criardes me demander : à quelle heure papa il va rentrer ? Ils se sentent forts tu comprends, ils savent que cette question me prend au dépourvu et ils en profitent pour repousser avec dégoût la bonne soupe de légumes que je leur ai gentiment préparée.

Et moi, j'en suis acculée, à leur donner des coups de pelles dans le tibia. Et ils hurlent de douleur à m'en crever le tympan.

Après on n'ira pas chercher pourquoi c'est toi qu'ils préfèrent. C'est trop facile.

Tu vois, j'en ai assez de devoir tout supporter toute seule. Je pense que je vais avoir besoin de ton aide.

Tu pourrais les emmener ici dans la journée. Toi et ton inséparable Lucien vous saurez bien les occuper, ça leur fera prendre l'air, et ça me permettra de souffler un peu aussi.

De toute façon, on ne va pas pouvoir continuer comme ça encore longtemps, il va falloir que tu te décides à trouver du travail, travail, TRAVAIL...

MAURICE (*terrorisé*) : Ah !

FRANÇOISE : Parce qu'ils vont bientôt nous les couper... les allocations familiales. Et il n'est pas question qu'on en fasse un quatrième. Mais ça, depuis le temps, je pense que tu as compris.

Et après tu te plains que j'aie toujours quelque chose à te reprocher. Comment veux-tu qu'il en soit autrement ?

Ça joue le mari martyr, ça clame partout que sa femme est une sorcière mais ça n'a même pas l'envergure d'un chef de famille.

Tu es petit, tout petit, si petit qu'il m'arrive souvent de me demander où tu peux bien être.

Parce que tu sais depuis qu'on fait chambre à part, je ne vois même pas la différence avec avant. Sauf que maintenant, je suis certaine que tu n'es pas là, ça m'enlève un doute tu comprends.

Alors j'ai décidé que dorénavant on allait se partager le travail. Il va falloir que tu rattrapes le temps perdu. Tu t'occuperas des enfants et moi je m'occuperais de moi. D'accord?

Je ne vois pas pourquoi je te demande ton avis puisque ma décision est irrévocable.

Si au moins tu faisais quelque chose d'utile. Mais non ! Tu restes là, planté dans cette gare ridicule, à attendre que le jour daigne bien vouloir se coucher pour pouvoir en faire autant.

Tu es un être irresponsable, pusillanime et impuissant : aucun intérêt pour une femme.

(*GINO s'interpose, séducteur.*)

Scène 7

(*Duo d'amour*)

GINO : Madame.

FRANÇOISE (*charmée*) : Monsieur. Vous attendez le train ?

GINO : Je vais dans la capitale.

FRANÇOISE : Définitivement.

GINO : Seulement pour affaire.

FRANÇOISE : Et après ?

GINO : Je rentre chez moi.

FRANÇOISE : Vous habitez la région ?

GINO: Une grande maison à dix kilomètres d'ici complètement isolée.

FRANÇOISE: Vous n'avez pas de problèmes de voisinage. Vous pouvez faire tout le bruit que vous voulez. Combien de pièces ?

GINO: Une grande salle à manger au rez-de-chaussée.

FRANÇOISE: Combien de pièces ??

GINO: Une grande salle à manger au rez-de-chaussée.

FRANÇOISE: Avec cheminée !

GINO: Evidemment.

FRANÇOISE: C'est agréable le bruit du feu qui crépite.

GINO : On n'a pas trouvé mieux.

FRANÇOISE : La chambre est à l'étage ?

GINO: Oui.

FRANÇOISE: Après ?

GINO: Un grand lit, très confortable

FRANÇOISE: Ce n'est pas trop humide ? Je vous demande ça parce que les maisons en pleine campagne c'est souvent très humide.

GINO: Il y a aussi une cheminée dans la chambre.

FRANÇOISE: Parfait. Ça demande beaucoup de bois ?

GINO: La réserve est pleine. Y en a pour tout l'hiver.

FRANÇOISE: Vous êtes en location ?

GINO: Propriétaire.

FRANÇOISE: Héritage ?

GINO: Fortune personnelle.

FRANÇOISE: Un travail qui rapporte ? Des revenus conséquents ?

GINO: Y a pas à se plaindre.

FRANÇOISE: Dans quelle branche ?

GINO: Représentant.

FRANÇOISE: Vous êtes souvent sur les routes alors ?

GINO: La solitude, ça vous dérange ?

FRANÇOISE: Pas du tout. Vous devez apprécier de retrouver votre petit confort quand vous rentrez.

GINO: On est toujours content de rentrer chez soi. Vous cuisinez ?

FRANÇOISE: J'invente moi-même mes propres recettes.

À l'occasion j'écrirais peut-être un livre, mais sous un autre nom pour échapper au star système.

Vous restez longtemps sur les routes, je veux dire, vous êtes longtemps absent ?

GINO: Ça dépend des affaires. Vous êtes à cheval sur les horaires ?

FRANÇOISE: Vous n'êtes pas du genre à rêvasser ?

GINO: Plutôt actif. Vous êtes une femme de rangement ?

FRANÇOISE: Ça doit vous faire plaisir de retrouver votre grand lit ? Je ne dérange pas.

GINO: Ça dépend ce que j'y trouve.

FRANÇOISE: Vous prévenez avant de rentrer ?

GINO: jamais.

FRANÇOISE: Vous préférez surprendre.

GINO: Pas vous ?

FRANÇOISE: Toujours. C'est une règle d'or chez moi. Y a rien de tel pour lutter contre l'ennui les habitudes l'ennui les habitudes l'ennui les habitudes...

GINO (*la coupe*) : C'est ce que je pense aussi. Vous posez des questions ?

FRANÇOISE: J'évite.

GINO: La vie des autres ne vous intéresse pas ?

FRANÇOISE: Pas plus que ça.

GINO: Vous aimez parler ?

FRANÇOISE: Au lit ?

GINO: Vous dormez beaucoup ?

FRANÇOISE: Quand je suis seule.

GINO: Vous dormez nue ?

FRANÇOISE: Quand je ne suis pas seule. On vous a déjà ligoté, bandé les yeux, alors que vous étiez tout nu dans votre lit ?

GINO: Jamais.

FRANÇOISE: Vous êtes contre ?

GINO: Non.

FRANÇOISE: Ça vous excite rien que d'y penser ?

GINO: Oui. Vous avez déjà ligoté ?

FRANÇOISE: Non.

GINO: Vous êtes contre ?

FRANÇOISE: Non.

GINO: Vous vous y voyez déjà ?

FRANÇOISE: Oui.

GINO: Vous y pensez tellement fort que vous savez exactement comment vous allez vous y prendre.

FRANÇOISE: Exactement.

GINO: Jamais vous n'avez songé qu'un jour vous pourriez y penser.

FRANÇOISE: Jamais.

GINO: Et aujourd'hui c'est différent.

FRANÇOISE: Différent.

GINO: Vous vous sentez capable de tout.

FRANÇOISE: Je suis une femme pratique aussi. Je change les draps chaque fois que c'est nécessaire.

GINO: J'apprécie.

FRANÇOISE: J'accorde une attention toute particulière à l'entretien des toilettes.

GINO : Vous allez rire, je viens de changer notre lunette, pas plus tard que ce matin.

FRANÇOISE : C'est incroyable les rencontres.

Vous avez beau espérer de toutes vos forces, prier Dieu même si vous n'y croyez pas, il ne se passe rien pendant des années.

Et puis un soir, sans qu'on sache pourquoi ni comment, alors que vous aviez déjà fini par y renoncer, ça vous tombe dessus.

GINO: C'est vrai.

Même moi qui n'ai pas de problème de ce côté-là je suis toujours surpris de voir que ça fonctionne aussi facilement.

Écoutez, j'ai du matériel à aller récupérer dans la capitale. Trois cartons de produits, assez lourds. Si vous pouviez m'aider ça m'arrangerait bien.

Ensuite vous pourrez vous installer à la maison. De toute façon, je repars aussitôt, ça vous laissera le temps. Le ménage n'a pas été fait depuis plus d'une semaine.

FRANÇOISE: Le temps de faire mes bagages et je suis à vous.

Scène 8

MONIQUE: Gino ?

GINO: Oui Monique. (à *FRANÇOISE.*) Je vous présente ma femme.

FRANÇOISE (à *MONIQUE*) : Désolée.

MONIQUE: Tu ne vas pas t'installer avec elle ?

GINO: Elle semble m'avoir été envoyée à point nommé, tu ne trouves pas ?

MONIQUE: Si vite ? Devant moi ?

GINO: Pas de cachotteries entre nous.

FRANÇOISE: Y a un problème ?

GINO: Non. Monique est un peu nerveuse. C'est normal c'est le changement. Mais tout est arrangé maintenant, on lui a trouvé un homme très compétent.

FRANÇOISE: Tant mieux.

GINO: Vous le connaissez d'ailleurs, c'est l'ami de votre mari.

FRANÇOISE: Lucien !? Oh !... vous ne serez pas déçue.

MAURICE: Pourquoi tu dis ça ?

FRANÇOISE: Tu es encore là toi ?

MONIQUE (*à FRANÇOISE*): Qu'est-ce qui vous fait sourire?

FRANÇOISE: J'ai souri ?

MONIQUE: Quand vous avez parlé de Lucien vous avez souri.

MAURICE: Oui pourquoi ?

FRANÇOISE: C'est fort possible que j'aie souri. C'est bon signe. Ça prouve que je me porte plutôt bien.

MONIQUE (*à GINO*): Qu'est-ce qu'elle a de plus que moi?

FRANÇOISE: Epargnez-la Gino, je vous en prie.

GINO: Vous êtes trop bonne Françoise.

FRANÇOISE: Moi aussi j'ai eu ma part de souffrance, je sais ce que c'est.

MONIQUE: Je n'ai pas besoin de votre pitié.

GINO: Monique, sois raisonnable ! Tu as eu ce que tu voulais.

Faut bien que je pense à moi aussi.

En plus tu sais très bien qu'il faut quelqu'un en permanence pour chauffer la maison quand je ne suis pas là. Sinon je vais me geler.

MONIQUE: Je ne comprends pas. Si tu cherchais une épouse pourquoi n'es-tu pas resté avec moi ?

GINO: Tu sais très bien pourquoi.

MONIQUE: Mais tu ne lui as encore rien dit. Elle ne sait pas ce qui l'attend.

GINO (*un peu nerveux*) : C'est mon affaire.

MONIQUE: Tu ne peux pas la laisser dans l'ignorance.

FRANÇOISE: De quoi s'agit-il ?

MONIQUE: Gino n'est pas ce que vous croyez, il ne vous a pas tout dit.

GINO (*Veut la faire taire, physiquement*) : Monique !

MONIQUE (*se débat*) : C'est un grand malade.
Demandez lui ce qu'il fait de ses nuits quand il est sur les routes ?

FRANÇOISE: Eh bien ?

MONIQUE (*s'effondre, trop amoureuse*) : Mais ne l'accusez pas trop vite.
C'est un être très sensible, il ne peut pas faire autrement, c'est plus fort que lui.
C'est à cause de son métier aussi, voyez-vous il vend des produits cosmétiques, alors des femmes, il en voit toute la journée, c'est normal que ça lui monte à la tête et comme elles sont souvent très seules, elles sont plutôt contentes de voir qu'on s'intéresse à elles.
L'inconvénient, c'est pour l'épouse, elle a du mal à accepter, surtout quand son mari est tout pour elle.
Il a beau lui expliquer que cela n'a pas d'importance, elle n'en finit pas de pleurer, elle ne peut plus croire qu'il puisse encore ressentir de l'amour pour elle. Elle veut tellement comprendre, qu'elle finit par le pousser à bout, si bien qu'il n'a qu'une envie : c'est de la quitter.

FRANÇOISE: Vous êtes trop sentimentale.
L'amour, ça ne se mesure pas au nombre de jours qu'on passe à être fidèle l'un à l'autre.
Quand on a la chance de se retrouver dans un lit de temps en temps, mieux vaut éviter de poser des questions, si on ne veut pas se retrouver tout seul définitivement.

MONIQUE: Et pourquoi réussiriez-vous là où j'ai échoué ?

FRANÇOISE: Toutes les épouses ne se ressemblent pas.
Après ce que j'ai vécu avec Maurice, il me semble que je suis prête à accepter n'importe quoi, pourvu que ce soit différent.

(soudain lyrique.) Et puis, ça doit être excitant de savoir que votre homme ne vous appartient pas totalement.

Ça vous oblige à le reconquérir, à vous faire chaque fois plus séduisante, plus vigilante. C'est un combat permanent, c'est une remise en question constante, c'est chaque jour la preuve que vous êtes encore vivante.

Oh Gino ! Soyez assuré que jamais je ne vous harcèlerai, jamais je ne vous ferais de reproches. Au contraire, je vous encouragerai. Je vous trouverai moi-même vos nouvelles recrues. Et peu à peu je deviendrai votre confidente, et dans le lit de nos retrouvailles, vous me raconterez tout point par point, et nous rirons ensemble de toutes ces folles qui n'auront été que le simple jouet de votre caprice.

Grâce à vous, je vais pouvoir atteindre ma véritable dimension.

Grâce à moi, vous allez pouvoir satisfaire vos désirs en toute impunité.

(à **MONIQUE.**) C'est tellement important pour moi : grande maison, mari, bonne situation, petite tranquillité. C'est mon rêve de toujours qui est en passe de se réaliser.

GINO: Tu comprends Monique, pourquoi j'ai raison de la garder ?

MONIQUE (à **MAURICE**) : Et vous, ça ne vous dérange pas que votre femme s'en aille sur un coup de tête?

MAURICE: Oh ! vous savez, Françoise et moi, on n'a plus grand chose à se prouver.

FRANÇOISE: C'est bien ce que tu dis là mon petit Maurice.

MAURICE: Dès le départ c'était condamné.

On n'a pas su comment s'y prendre pour remédier à l'ennui qui menaçait notre couple.

On a pensé que l'arrivée d'un enfant pourrait nous rapprocher. On en a fait trois, histoire d'être certain que rien ne pourrait nous séparer. Ça n'a fait qu'aggraver la situation.

Françoise n'avait plus un moment à m'accorder. J'ai commencé à déprimer, je me suis mis à détester mes propres enfants, j'ai perdu mon travail, c'était la guerre tous les jours à la maison. Et puis j'ai rencontré Lucien.

Ça me donnait une bonne raison de ne pas rentrer chez moi de la journée.

Je me sens tellement bien avec lui. Il m'écoute, il me comprend, il me soutient.

MONIQUE: Mais au tout début, quand vous vous êtes connus...?

MAURICE: c'est-à-dire que ça c'est fait très vite.

C'était dans un bal.

J'avais bu pas mal de whisky pour me donner du courage et j'ai proposé à Françoise que je ne connaissais pas de danser un slow.

FRANÇOISE: Proposé ?

Ce garçon s'est imposé à moi avec une telle violence qu'il ne m'a pas été possible de réagir.

Il m'a entraînée sur la piste, a posé ses mains autour de mes hanches, sa tête sur mon épaule gauche et m'a fait tourner sur STAND BY ME.

Son corps collait mon corps que c'en était collant.

Je n'étais pas très à l'aise, mais pour une fois qu'on passait ma chanson préférée, je n'allais pas faire la difficile.

Et puis il m'a fait rire. Tout à coup il a pris mon visage entre ses mains, il m'a regardée bien en face, droit dans les yeux, pour autant que c'était possible dans son état et il m'a dit : Moi c'est Maurice et toi ? J'ai éclaté de rire.

Je me disais en moi-même : oh ! c'est trop bon !... Et pour lui témoigner ma reconnaissance, je l'ai embrassé.

MAURICE: Un vrai baiser avec la langue. Pour le coup, ça m'a dessoûlé

Après on a vite couru à l'hôtel pour fêter ça et on a décidé de vivre ensemble très rapidement. Un mois après on était marié.

FRANÇOISE: Il faut dire que toutes mes sœurs étaient déjà casées, j'étais encore à la charge de mes parents, ça me pesait.

MAURICE: Je venais d'échouer mon brevet des collèges pour la troisième fois je ne voyais pas mon avenir d'un très bon œil, ce mariage me permettait de voir venir.

MONIQUE: C'est terrible.

FRANÇOISE: Ce qui motive quand on se trouve dans ce genre de situation, c'est de se dire que de toutes façons, quoi qu'il arrive, ça pourra jamais être pire.

Bon !... Eh bien, il est temps que j'aille me préparer.

Bien entendu Maurice tu t'occupes des enfants. Le plus gros est fait maintenant.

Comme je n'habiterai pas très loin, je viendrai les voir de temps en temps.

(à *GINO.*) À tout de suite.

GINO: Faites vite.

(*LUCIEN apparaît, défait.*)

Scène 9

MAURICE: Alors ?

LUCIEN: La routine, mon Maurice, la routine.

Pour une fois qu'on était tombés sur un spécimen rare, j'espérais que les choses seraient différentes, j'imaginai que ça allait me faire perdre la tête.

Rien à faire. Qu'elles soient vertes ou mûres ça donne toujours le même résultat.

(*Il s'effondre.*)

Tout ça c'est à cause de ma mère.

Si tu l'avais connue tu comprendrais.

Une femme plutôt encombrante, si tu vois ce que je veux dire.

Quand mon père l'a quittée, elle s'est tout de suite rabattue sur moi. L'atmosphère qui régnait à la maison a toujours été très pesante, mais c'est quand j'ai été en âge de ramener des filles que tout a commencé à se dégrader.

Ma mère se cachait dans la cuisine jusqu'à ce que je me réfugie dans ma chambre avec ma nouvelle conquête.

Et au moment capital, quand la fille avait fini par comprendre qu'elle devait ôter ses sous-vêtements et s'allonger sur le lit -après tout on était là pour ça- ma mère qui, bien entendu, nous épiait, s'amusait à gémir en cadence. Ça les faisait toutes fuir.

Maman se chargeait de les raccompagner jusqu'à la sortie, en hurlant que tant qu'elle serait vivante, personne ne lui prendrait son fils.

Ensuite, quand le calme était revenu, après qu'elle avait nettoyé ma chambre de fond en comble et changé les draps, nous prenions le thé dans le salon et elle me donnait ma note. Comment elle m'avait trouvé au lit avec la demoiselle.

J'attendais toujours le verdict avec anxiété. Elle était très sévère. Ça ne dépassait jamais la moyenne.

Elle a toujours su comment s'y prendre pour me faire douter de mes capacités.

Mais je ne renonçais pas, j'espérais la convaincre de mes véritables possibilités.

Depuis, chaque fois que je suis avec une femme, je crois que ma mère me regarde, ça me stimule.

Mais quand je suis sur le point de conclure, je la sens qui hoche la tête en signe de désaveu et ça me déstabilise. Un vrai cauchemar.

Je pense que le moment est venu pour moi de me recycler.

Je pourrais peut-être reprendre mes études. Dans l'informatique. Les ordinateurs, ça prend bien la tête.

Si je trouvais un métier qui me plaise, dans lequel je puisse m'investir totalement, épuiser toute mon énergie, peut-être que je pourrais m'en sortir. Parce que là, je tourne en rond, je me consume, tu comprends ?

MAURICE: Ce qu'il te faudrait c'est une femme bien gentille qui s'occupe de toi qui soit toujours à tes côtés pour prendre en charge le matériel et qui t'aide à t'épanouir dans ta carrière sociale.

LUCIEN: C'est ça.

Une femme que j'appellerais ma chérie tout en me persuadant que je ne suis pas en train de dire une réplique de FEYDEAU.

Une femme que j'embrocherais deux soirs par semaine en prenant bien soin de me répéter son prénom pendant la cérémonie pour être certain que je ne prononcerais pas celui de ma mère au moment de l'orgasme.

Une femme à qui je ferais la gueule parce qu'elle aura trop salé la soupe ou parce qu'elle aura eu la bonne idée d'inviter les Lambert à dîner un soir où justement je n'aurais qu'une envie c'est de m'endormir devant la télévision.

Une femme avec qui je serais obligé d'aller faire les courses tous les samedis après-midi à Carrefour.

Une femme qu'il faudra ménager quand elle aura ses règles.

Une femme enfin qui m'empêchera d'être moi-même tout simplement parce qu'elle aura décidé d'être elle-même.

MAURICE: Tu sais il arrive parfois qu'on tire le bon numéro.

LUCIEN: J'ai voué tout le premier tiers de ma vie au plaisir et mon aigreur n'a fait qu'augmenter. Cela ne prouve qu'une chose: il faut changer de méthode. Si ma mère vivait encore je suis sûr qu'elle saurait me dire ce qu'il faut faire. Seulement voilà, un jour j'ai retenu trop longtemps sa tête sous l'eau de la baignoire et elle ne s'en est jamais remise.

MAURICE: Ouais !... Tout ça, tu vois, ça me dépasse un peu. Tout ce que je sais c'est que Françoise va refaire sa vie avec Gino et ça, ça me donne un tonus de tous les diables. Je vais devoir reprendre ma vie en main moi aussi. C'est moi qui ai la garde des enfants.

LUCIEN: Comment tu vas t'en sortir ?

MAURICE: Bien-sûr, trois enfants à charge c'est une lourde responsabilité. Il va falloir que je me remue pour trouver du travail.
(Il s'enflamme.) J'ai beaucoup réfléchi tu sais. J'ai pensé que ça te ferait plaisir de venir vivre avec nous à la maison. Tu t'installerais dans la chambre de Françoise. Comme ça tu garderais ton indépendance. Tu pourrais reprendre tes études, préparer ton diplôme. Évidemment, tant que tu seras dans ta chambre interdit à quiconque de venir te déranger. Je m'occuperai de tout. J'irai voir s'ils veulent de moi à la fabrique, j'en parlerais à Robert, il s'entend bien avec le patron. Comme ça, on n'aura pas de soucis matériels. Tu te chargeras seulement d'amener les enfants à l'école et d'aller les chercher. Et moi !... je ferai le reste. Tu verras, on sera bien tous les cinq. Bien-sûr ! dès que tu auras réussi ton diplôme et que tu auras trouvé une situation, tu pourras t'en aller, je ne chercherai pas à te retenir. En attendant, ça me donnera de la force de te savoir si près de moi.

LUCIEN *(ironique)* : Et quand tu n'arriveras pas à t'endormir la nuit, je viendrai te bercer dans ton lit. Et tous les dimanches on ira se promener au Parc avec les enfants. T'es en plein délire.

MAURICE: Tu n'as pas le droit de refuser. J'ai toujours été là quand tu avais besoin de moi. Quand tu me demandais d'accoster les filles pour toi, je le faisais. Quand tu me demandais d'assister à tes malheureuses tentatives jamais je n'ai refusé. Et après, quand tu voulais savoir comment je t'avais trouvé, j'essayais toujours d'avoir un mot gentil pour te reconforter. Et le soir, quand tu me suppliais de ne pas rentrer chez moi pour te tenir compagnie, je restais. Et Dieu sait que j'appréhendais la scène que Françoise allait me faire en rentrant.

LUCIEN: Mon pauvre Maurice. Ta femme n'est pas encore partie que déjà tu veux la remplacer.

(arrive **GILBERTE**, en petite tenue.)

Scène 10

GILBERTE: Figurez-vous que ma robe est toute déchirée.

Quand j'ai vu ça, que ma robe était foutue, j'ai pensé que ce n'était pas la peine d'insister, que de toute façon le mal était fait.

J'ai voulu me changer, mais je me suis rendu compte que j'avais laissé ma valise ici. Sur le coup, ça m'a terrorisé de constater que je ne pouvais plus mettre ma robe. J'avais tellement misé là-dessus.

D'un autre côté je me suis dit que c'était bien la preuve qu'il m'était arrivé quelque chose.

C'est drôle, tant qu'on ne l'a pas fait, on imagine à l'envi tout ce qu'on doit éprouver. Et une fois que c'est arrivé, on s'aperçoit qu'on avait tout imaginé, sauf la réalité.

Ça c'est plutôt bien passé. Ça n'a pas duré longtemps, mais ça a été catégorique.

Je n'ai pas eu peur. Je ne l'ai pas entendu arriver. Il s'est jeté sur moi, sauvagement, par derrière, il m'a retournée, je n'ai pas eu le temps de faire ouf ! que déjà j'étais étendue sur le ballast, les bras et les jambes écartés, plaquée sur les rails, de manière à ce que je n'oppose aucune résistance.

Comme si l'idée me serait venue de me rebeller.

Bien-sûr la voie de chemin de fer ce n'est peut-être pas l'idéal. Mais quand on est au cœur de l'action on ne fait pas attention à ces détails matériels.

C'est après, quand il s'agit de se relever qu'on sent que ça craque de tous les côtés. Ensuite, il a joué avec ma poitrine à la manière d'une équipe de rugby qui se rue sur le ballon. C'est vrai qu'il y a de quoi faire. De ce côté-là, je n'ai pas à me plaindre. Mon père me l'a souvent répété : Ma fille, t'as pas beaucoup de cordes à ton arc, mais t'as de belles compensations.

À un moment donné, je me suis même dit tu vas voir, il va me les bouffer. Il semblait tellement affamé. Mais non !

Il a suffi d'une seule tentative pour que la transformation s'opère en moi.

On n'en revenait pas tous les deux. N'est-ce pas Lucien ? À croire que j'avais fait ça tous les jours. Il ne dit rien, il est modeste.

Certes, j'ai poussé un hurlement à faire fuir tous les volatiles de la région mais ce n'était pas que de la souffrance. C'est seulement après, quand j'ai repris mes esprits, que j'ai compris que ça avait été du plaisir aussi.

En conclusion, je peux affirmer que l'expérience a été globalement plutôt positive.

En tout cas quand ça a été terminé je me suis surprise à penser que ça ne me déplairait pas de recommencer. Ça dit bien ce que ça veut dire.

MAURICE (*pressant*) : Vous devriez vous habiller, votre train ne va pas tarder maintenant.

GILBERTE: Ah ! mais je ne pars plus.

Vous imaginez bien que je ne peux pas laisser passer une occasion pareille. C'est comme si en pleine période de pénurie on m'offrait une tablette de chocolat et que je la refusais parce que la marque ne me convient pas.

Lucien, je tenais à vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi.

Vous m'avez donné le meilleur de vous-même. J'en suis certaine. Une femme ne peut pas se tromper là-dessus.

En échange, j'aimerais vous proposer de continuer la route avec moi.

A priori nous n'avons pas grand chose en commun mais d'une certaine façon maintenant nous savons que nous pouvons nous rejoindre. Alors j'annule tout !

Quoi !... Il faudrait que je m'épuise à faire dix heures de train, que j'aille dans une ville qui de loin me fait l'effet d'un gouffre sordide, que je m'y installe, que je m'efforce de sourire à tous mes voisins dans l'espoir que dans quelques années l'un deux daignera me proposer d'aller faire une balade, que je m'investisse dans un métier qui ne m'intéresse aucunement, que j'apprenne à accepter que la vie peut se passer sans que rien jamais ne risque de vous arriver alors qu'ici sur place tout près de chez moi quelqu'un me fait signe de rester. J'ai pas raison ?

Je reprends mon appartement. Nous pourrons nous installer chez moi. C'est spacieux, y a plusieurs pièces, on ne sera pas obligé de rester collés l'un à l'autre toute la journée.

Et puis on n'aura pas trop à s'inquiéter pour l'avenir. Avec les rentes de mes parents, on est tranquille pendant dix ans.

MONIQUE: Qu'est-ce que c'est que cette histoire Gino ?

GINO: T'occupe pas. C'est une pauvre fille qui vient de se faire avoir.

GILBERTE: Vous vous méprenez Monsieur. Lucien est un homme honnête.

Il s'est mis complètement nu pour me faire l'amour. Pourtant il savait que j'étais pressée. Il aurait pu en profiter pour uniquement baisser son pantalon et faire ça debout contre le mur.

Vous en connaissez beaucoup des hommes qui s'investissent autant pour une période aussi courte ? (*Gino se met à rire.*) Je ne vois pas ce qui à de drôle.

LUCIEN: J'accepte.

TOUS (*atterrés*) : Quoi ?

LUCIEN: J'accepte.

TOUS (*sauf GILBERTE*) : Non !

GILBERTE (*dans un cri*) : Il m'aime !

GINO: Et votre promesse ?

LUCIEN: Je n'ai rien promis.

MONIQUE (à **GINO**) : Qu'est-ce que ça veut dire ?

MAURICE (à **LUCIEN**) : Tu n'as pas le droit.

GINO (à **LUCIEN**) : Vous ne tiendrez pas trois jours, réfléchissez, elle n'a aucune qualification. J'en sais quelque chose ma femme était dans le même état quand je l'ai rencontrée, et vous voyez où ça nous a menés.

GILBERTE: Ne l'écoutez pas Lucien, j'ai tout en moi pour rendre un homme heureux : j'ai vu faire ma mère.

MAURICE: Qu'est-ce que vous vous imaginez je le connais mon Lucien, il vous fait marcher.

GILBERTE: Vous mentez. (à **LUCIEN**, *pressant*) : Lucien ?

LUCIEN: Ne t'en fais pas.

MAURICE: Il bluffe. C'est uniquement pour nous mettre des bâtons dans les roues.

MONIQUE (*hystérique*) : J'exige une explication !

LUCIEN: Ecoutez Madame, je n'ai jamais rien promis à votre mari, ça l'arrangeait que je fasse semblant d'accepter, c'était convenu que je vous abandonne juste après son départ.

GINO (à **MONIQUE**) : Tu ne vas pas croire à ces inepties. Il se défile c'est tout.

MAURICE: Qu'est-ce qui te prend Lucien ?

GINO: Enfin Monique, tu ne vas pas donner foi aux accusations de cette pourriture. Tu me connais.

MONIQUE (*ironique*) : Sûr que je te connais. Tu n'aurais jamais fait ça mon Gino, même en imaginant que tu étais pressé de te débarrasser de moi.

GINO: Tu me connais !

MONIQUE (*idem*) : Mon pauvre Gino, tu t'es tellement démené pour te trouver un remplaçant et voilà qu'il nous échappe sans qu'on puisse rien y faire. C'est injuste. Je ne t'en veux pas, je sais que tu n'y es pour rien. Seulement il va falloir qu'on poursuive nos recherches !

GINO: Quoi ?

MONIQUE *(de plus en plus sûre d'elle)* : Eh oui, mon amour, tu ne voudrais pas me laisser toute seule sans défense, tu sais que je ne pourrais pas le supporter. Il va falloir que tu renonces à ton projet d'installation avec Françoise. Je sais ce que tu dois ressentir. Mais nous avons conclu un marché ne l'oublie pas.

GINO: On pourrait trouver un arrangement ?

MONIQUE *(idem)* : J'ai bien peur que ce soit impossible. Tu vas m'avoir sur le dos jusqu'à ce que tu trouves. Et tu sais comme je peux être envahissante. Rappelle-toi, le jour où j'ai trouvé l'adresse d'une de tes clientes du moment dans la poche intérieure de ta veste grise que je t'avais offerte pour ton anniversaire. Tu te souviens de tout ce qui a suivi: Les lettres de menaces que je lui ai adressées, les mots d'insultes que je criais dans la rue juste en bas de chez elle. Sa réputation en a pris un sacré coup. Tu as dû changer de partenaire assez rapidement. À l'époque, j'étais assez impitoyable, mais j'ai le sentiment que si ça se reproduisait maintenant, ce serait pire. J'ai parfaitement conscience que pour toi ce n'est pas évident mais le fait est là : il va falloir que tu me traînes encore pendant quelque temps.

Scène 11

(FRANÇOISE arrive comme un cheveu sur la soupe, métamorphosée et très excitée.)

FRANÇOISE: Je suis prête.

MONIQUE *(fonce sur FRANÇOISE)* : Changement de programme. Mon mari reste encore avec moi jusqu'à nouvel ordre.

FRANÇOISE: Ce n'est pas sérieux ?

MAURICE: C'est à cause de Lucien. Il ne veut plus se charger de la femme de Gino. Il s'est mis dans la tête de vivre avec Gilberte.

FRANÇOISE: D'où elle sort celle-là ?

MAURICE: Je t'expliquerai.

FRANÇOISE *(à GINO)*: Vous n'allez pas vous laisser faire ?

GINO: Je n'ai pas le choix, je suis désolé.

FRANÇOISE: Désolé ?

GINO: Tant que je n'aurai pas trouvé un homme pour ma femme, elle ne me lâchera pas. Ce n'est que partie remise.

FRANÇOISE: Qu'est-ce que ça peut faire votre femme. (*suppliante.*) Laisse-la et viens avec moi.

GINO: Tu ne l'as connaît pas, elle est capable de tout.

FRANÇOISE: Je te protégerai.

GINO: C'est mieux comme ça, je t'assure.

FRANÇOISE: Je te protégerai.

GINO: C'est mieux comme ça.

FRANÇOISE: Je te protégerai.

GINO: Je t'assure c'est mieux comme ça !

FRANÇOISE: Il n'est pas question que je retourne avec Maurice.

MAURICE: Je te comprends ma chérie, crois-moi, ça me bouleverse autant que toi.

FRANÇOISE (*se dirige vers LUCIEN*) : Enfin Lucien, soyez raisonnable.

MONIQUE: Il ne veut rien entendre.

FRANÇOISE: Cette fille n'est pas votre genre c'est évident.

LUCIEN: Inutile de vous épuiser.

FRANÇOISE (*hurlant*) : Ordure ! Ça vous fait plaisir de faire souffrir les autres.

GILBERTE (*s'interpose entre FRANÇOISE et LUCIEN*): laissez-le tranquille, il a décidé de rester avec moi et vos insultes n'y changeront rien.

FRANÇOISE: Vous n'avez pas compris que c'est un impuissant.

GILBERTE: Vous vous trompez de personne. Il vient de me prouver le contraire tout à l'heure.

FRANÇOISE: Tiens donc ? J'aurais bien aimé voir ça. Il a fait des progrès alors ?

MAURICE: De quoi parles-tu ?

FRANÇOISE: Eh oui !... Au cas où tu ne le saurais pas, ton tendre ami a voulu abuser de moi un matin que tu étais allé à la pêche à la truite.

Il a profité de ce que j'étais à quatre pattes dans la cuisine en train de nettoyer le sol avec la serpillière et que les enfants dormaient à l'étable pour me surprendre sur le parquet tout humide.

MAURICE (*abasourdi*) : Toi ? Lui ? la serpillière ? les enfants ? à quatre pattes ?

FRANÇOISE : En quelque sorte.

MAURICE (*soudain réalisant*) : C'est pas possible.

FRANÇOISE (*confirme*) : C'est pas possible. (à tous.) Il est impuissant, depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne pourra jamais rien faire de sa vie et ça il le sait, alors il s'accroche à tout ce qui se présente et s'acharne à faire le mal.

GILBERTE : Je saurai le faire changer.

MAURICE (*dans un ultime espoir*) : Des mots. Il ment. C'est sa nouvelle lubie. Il va venir s'installer avec moi. Il me l'a promis pas plus tard que tout à l'heure. On n'y peut rien lui et moi, on est liés.

GILBERTE : Ce n'est pas vrai ce qu'il raconte Lucien ?

LUCIEN : À toi de décider.

GILBERTE : Dis-moi seulement que ce n'est pas vrai.

LUCIEN : Tu en es déjà là ? Je croyais que tu étais différente.

GILBERTE : Dis-moi au moins que tu m'aimes.

FRANÇOISE (*à GILBERTE*) : Demandez-lui pourquoi il vous a choisie vous ?

MONIQUE (*à FRANÇOISE*) : Vous êtes dure.

FRANÇOISE (*à MONIQUE*) : Autant aller jusqu'au bout.

GILBERTE : Pourquoi moi ?

LUCIEN : Tu m'as bien dit qu'avec les rentes que t'ont laissées tes parents on vivrait à l'aise pendant dix ans ?

GILBERTE : C'est uniquement par intérêt ?

LUCIEN : Note bien que si tu avais été difforme, ça m'aurait fait hésité.

MONIQUE : Avec lui au moins on sait où l'on va.

GINO: C'est répugnant.

GILBERTE: Oh ! Lucien, tu me dégoûtes.

MAURICE (amoureusement) : Lucien !

LUCIEN (à **MAURICE**, sans équivoque.) : La vie avec toi ça doit être mortel.

MONIQUE: Quand je pense à tout ce à quoi j'ai échappé.

GINO: Chérie, tu me connais, je ne t'aurais jamais laissée avec lui.

MONIQUE: Ça semblait bien parti.

MAURICE: Nous sommes en face d'un monstre. Quand je pense que je ne m'en étais même pas rendu compte.

GINO: Le manque de recul c'est toujours aveuglant.

MAURICE (*hors de lui*) : On ne peut pas le laisser comme ça. Il faut penser à nos enfants. Il est capable de tout.

MONIQUE: J'ai toujours pensé que les enfants c'était source de problèmes.

MAURICE (*idem*) : Il faut s'en débarrasser.

FRANÇOISE: Calme-toi, mon bébé.

MAURICE (*idem*) : Il faut l'achever.

GINO: Allons, allons.

MONIQUE: C'est un malade, c'est tout.

MAURICE: Alors faut le faire enfermer.

GINO: On nous demanderait comment ça se fait qu'on le fréquente, ça risquerait de nous porter préjudice. Non, le mieux c'est de faire comme si on ne l'avait jamais rencontré.

(*On entend le bruit du train.*)

GILBERTE: Le train ! Et moi qui ne suis pas prête.

(*Elle sort.*)

GINO (*se dirige vers la sortie*) : Bon !... eh bien...

MONIQUE (*le retient*) : Je pense qu'il serait plus raisonnable que je t'accompagne mon petit Gino. Ça ne t'ennuie pas ?

GINO: Comme tu voudras. Tu m'aideras à porter les valises.

MONIQUE: Mon chéri, tu sais très bien que je suis fragile du dos.

MAURICE (*à FRANÇOISE.*): Dis, si on en fait un quatrième, tu crois qu'on aura droit à une prime ?

FRANÇOISE: Evidemment. Sinon à quoi ça servirait. On va dire que c'est dimanche aujourd'hui. D'accord?

MAURICE: T'es trop bonne ma Françoise.

FRANÇOISE: T'es bien chanceux.

(*GILBERTE revient vêtue de sa robe, intacte.*)

GILBERTE: Voilà !

GINO: Mais je croyais...

GILBERTE: Juste une illusion.

FRANÇOISE (*à tous*) : Qu'est-ce que je vous disais.

LUCIEN (*hors de lui, effrayant, à GILBERTE, puis à tous*) : Va dans ta capitale, va retrouver les tiens, allez faire des enfants, allez tromper vos femmes, allez rêver du prince charmant pendant que vous vous faites enfler par vos ogres, allez vous vautrer dans vos vies de misère, allez, allez ! Il n'y a pas de place pour vous. Un endroit comme celui-ci, ça se mérite.

(*Il les fait partir violemment. On entend l'annonce du départ du train.*)

Sortez ! Sortez. Vous êtes ici chez moi !

(*Ils disparaissent.*)

Moi au moins, je suis seul !

fin